

» quons avec vos adversaires, car nos prélats sont moins at-
 » tachés à la vie que tourmentés par la crainte de laisser
 » leurs troupeaux en proie aux hérétiques. Ceux qui ont ap-
 » prouvé la conduite de notre pat arche et ceux qui se sont
 » séparés de sa communion attendent votre secours après
 » celui de Dieu, et vous supplient de rendre à l'Orient la
 » lumière que vous-même en avez reçue originairement.

» Le mal est si grand que nous ne pouvons pas aller cher-
 » cher le remède, et qu'il faut que vous veniez à nous. »

Ensuite, pour montrer qu'ils sont catholiques, ils finissent par l'exposition de leur doctrine, et condamnent Nestorius et Eutychès. L'orthodoxie des Orientaux et la compassion qu'inspiraient leurs malheurs étaient des motifs puissants qui devaient déterminer le pontife à se relâcher de sa rigueur, et l'engager à leur procurer la paix, dont ils avaient un si grand besoin : mais Symmaque repoussa toutes leurs avances ; et par sa dureté il montra que les papes ne savent point pardonner lorsqu'on résiste à leurs desseins ambitieux. La religion doit-elle donc inspirer une haine si implacable, et sera-t-elle toujours la cause des malheurs des peuples?... Espérons que la raison et la philosophie remplaceront dans l'avenir le fanatisme religieux qui, pendant près de deux mille ans, a servi de voile pour cacher aux hommes les passions honteuses des princes de l'Église !

D'après l'opinion des chronologistes modernes, Symmaque mourut le 19 juillet 514, vers la fin de la seizième année de son pontificat, sans être parvenu à détruire les accusations d'adultère qui avaient été intentées contre lui. Ses cendres furent déposées dans l'église de Saint-Pierre.

HISTOIRE POLITIQUE

DU CINQUIÈME SIÈCLE.

Règne d'Honorius.—Alaric s'empare de Rome.—Affaires d'Orient.
 — Piété de Théodose le Jeune. — Pulchérie gouverne l'empire.
 — Valentinien III, empereur d'Occident. — Anicius Maximus le fait massacrer et s'empare du trône.—Il force l'impératrice Eudoxia à l'épouser. — Elle appelle Genseric en Italie. — Belle maxime de Marcien, empereur d'Orient. — Léon I^{er}, empereur. — Genseric saccage Constantinople. — Caractère de Zénon.—Basiliscus monte sur le trône.—Zénon revient triomphant à Constantinople.
 — Supplice de Basiliscus.—Mort de Zénon.—Règne d'Anastase.
 — Les Franks s'établissent dans le nord de la Gaule. — Histoire de Pharamond. — Clodion le Chevelu, deuxième roi des Franks.
 — Mérovée succède à Clodion. — Childéric, quatrième chef des Franks. — Il viole les filles et les femmes des seigneurs. — Il est chassé de ses états. — Il se réfugie à la cour du roi de Thuringe.
 — Il enlève la reine Basine et revient en France. — Clovis, premier roi chrétien. — Son caractère. — Il épouse Clotilde. — Cruauté de sainte Clotilde. — Conversion politique de Clovis. — Ses trahisons, ses crimes. — Il fait couper la tête à Chararic, roi des Ripuaires Nerviens, et à son fils. — Il fait assassiner Rignomer, roi de Mons. — Il assomme lui-même avec sa masse d'armes Ragnachaire, roi de Cambrai, son allié fidèle. — Il fait tuer Sigebert, son ancien ami, par Chloderic son fils, qu'il fait massacrer à son tour à coups de hache.

Le cinquième siècle devint aussi fatal aux empires d'Orient et d'Occident qu'à l'Église de Rome, par les désordres et les

séditions qui agitèrent les peuples. En Orient, Arcadius était mort, et son fils Théodose II, dit le Jeune, demeurait sous la tutelle d'Isdegerde. En Occident, Stilicon, tuteur d'Honorius, voulait élever son fils Eucherius à l'empire; ses projets ambitieux ayant été découverts, il fut mis à mort par les ordres du jeune prince, qui prit alors les rênes du gouvernement. Bientôt Honorius, dominé par les passions fougueuses d'un tempérament ardent, négligea le soin de ses états; il quitta la capitale de son empire pour habiter la ville de Ravenne, qu'il appelait sa poule; et pendant qu'il se livrait aux débauches, dans les bras de ses maîtresses, le redoutable Alaric, roi des Visigoths, après avoir ravagé l'Orient, où Ruffin l'avait appelé, vint en Italie et s'empara de Rome par trahison.

Une foule de petits tyrans s'élevèrent ensuite contre Honorius pour démembrer ses états; mais ils finirent par s'exterminer dans des guerres de rivalités, et le prince, demeuré seul maître de l'empire, mourut sans postérité.

En Orient, Théodose le Jeune avait succédé à son père Arcadius. Ce prince, entièrement occupé d'exercices de piété, avait transformé son palais en monastère; il récitait tous les matins des hymnes sacrés, et mettait toute sa gloire à pénétrer les mystères de la religion. Il avait un grand respect pour les prêtres, surtout pour ceux qui affectaient la sainteté, et ces hommes insatiables obtenaient de lui tout ce qu'ils demandaient. Sa sœur Pulchérie, princesse d'un rare mérite, gouverna l'empire pendant la minorité de ce prince bigot, et conserva même l'administration des affaires jusqu'à l'époque de son mariage avec Eudoxia; alors il lui enleva l'exercice du pouvoir souverain et en investit l'impératrice.

Théodose possédait les vertus d'un moine et les vices d'un prince; son insouciance pour le gouvernement de l'état était si grande qu'il signait sans lire tout ce que ses ministres lui présentaient. Aussi Pulchérie, voulant un jour lui montrer les dangers de cette excessive indifférence, lui fit présenter un acte qui constatait en bonne forme la vente de sa femme à son cuisinier; comme à l'ordinaire, le prince apposa le sceau impérial au bas de l'acte, sans en prendre connaissance.

Pendant le règne de Théodose parut en Orient le terrible Attila, qui, chassé des Gaules et de l'Italie par Aëtius, envahit avec ses hordes l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce, détruisant toutes les villes sur son passage, et ne laissant partout que déserts et solitudes. Le faible Théodose ne put arrêter ce redoutable ennemi qu'en lui donnant des monceaux d'or et en se reconnaissant son tributaire.

L'empire était à peine remis des secousses qu'il avait éprouvées par suite de l'invasion des barbares, que de nouveaux troubles vinrent encore le plonger dans une confusion horrible. Deux causes principales jetaient la perturbation dans l'état; d'abord l'exil de l'impératrice, que Théodose avait reléguée en Palestine sur quelques soupçons de jalousie; ensuite la persécution qu'il avait suscitée contre saint Flavien et ses adhérents. Dans le concile d'Éphèse, qu'il avait convoqué pour juger ce prélat, la fureur religieuse fut poussée si loin que les Pères, dans un transport de fanatisme, se jetèrent sur l'infortuné Flavien et l'assommèrent sur la place. Zonare, qui rapporte ce fait, ajoute que l'évêque Dioscore se rua comme un âne sur la poitrine du patriarche, la brisa sous ses

pieds et dansa sur le cadavre. Ce concile de brigands, comme l'appellent Nicéphore et Callixte, deux auteurs grecs contemporains, rendit un décret qui enjoignait aux gouverneurs de massacrer leurs ennemis dans toutes les provinces de l'empire. La ville d'Alexandrie surtout devint le théâtre d'épouvantables atrocités; les prêtres de la secte triomphante, après avoir égorgé des femmes, des vieillards et des enfants, tuèrent le pasteur Protérius et dévorèrent ses entrailles! Théodose applaudit aux fureurs de ces cannibales au lieu de les punir; mais le ciel ne tarda pas à venger les victimes de son fanatisme; en rentrant à Constantinople, le prince tomba de cheval et se brisa le crâne.

En Occident, Valentinien III, fils de Constantius et de Placidie, avait pris les rênes du gouvernement de l'empire, après avoir vaincu le tyran Castin, qui lui disputait le trône; bientôt il fut tué lui-même par Anicius Maxime, qui s'empara de la couronne, et força l'impératrice Eudoxia à devenir sa femme. Celle-ci, pour se venger de l'usurpateur, appela Genseric en Italie. A l'approche de ce conquérant redoutable, Maxime voulut prendre la fuite; Eudoxia ne lui en laissa pas le temps; des soldats l'arrêtèrent dans son palais, le déchirèrent à coups d'épée, et jetèrent son cadavre dans le Tibre.

Le trône fut ensuite possédé par huit princes, qui augmentèrent les malheurs de l'empire et pesèrent sur les peuples jusqu'à l'époque de la conquête de l'Italie par Odoacre, qui gouverna avec le titre de roi.

Marcien de Thrace, qui avait épousé Pulchérie, succéda en Orient à Théodose II: ce prince fit écrire en lettres d'or dans ses palais cette belle maxime: « Les rois ne doivent

» point faire la guerre lorsqu'ils peuvent obtenir la paix. » Il régna six ans, et mourut empoisonné par le patrice Aspar et son fils Ardaburius, chefs de la milice. Comme ces meurtriers dédaignaient pour eux-mêmes le titre d'empereur et se contentaient d'en exercer l'autorité, ils présentèrent au sénat un de leurs capitaines nommé Léon, et le firent proclamer chef de l'empire le 7 février 457. Quelques auteurs prétendent que ce prince fut couronné par le patriarche de Constantinople, et que ce fut le premier exemple de la cérémonie du sacre, qui depuis fut renouvelée à l'avènement au trône des souverains grecs.

Léon, devenu empereur, voulut se défaire de ceux qui l'avaient élevé, et dont il redoutait la puissance. D'abord il les combla d'honneurs, et, par des conseils perfides, il essaya de leur faire congédier leur garde particulière, et leur insinua de se désister du commandement de l'armée. Ses ruses n'ayant point amené le résultat qu'il en attendait, il changea ses batteries et se déclara, d'arien qu'il était, catholique fervent et persécuteur, afin de susciter de puissants ennemis contre Aspar, qui professait l'arianisme. Cette nouvelle fourberie réussit parfaitement; les prêtres, se voyant soutenus par l'empereur, ameutèrent le peuple contre Aspar et contre son fils, et attaquèrent leur palais avec tant de furie, que ceux-ci eurent à peine le temps de s'enfuir dans la basilique de Sainte-Euphémie, qui était un lieu d'asile. Léon accourut alors dans leur retraite, les rassura sur les suites de cette émeute populaire, s'engagea par serment à les protéger envers et contre tous, et les détermina à quitter la basilique. A peine eurent-ils dépassé le seuil de l'église que leurs têtes

roulèrent aux pieds de l'empereur. Exaspérés par cet acte de perfidie et de lâcheté, les ariens résolurent de venger la mort de leurs protecteurs; ils prirent les armes, se révoltèrent contre Léon, et appelèrent les Goths à leur secours. Genseric, roi de ces hordes barbares, répondit à leur appel et vint assiéger Constantinople. Pendant deux ans que dura cette guerre, l'empereur resta enfermé dans une tour, d'où il vit brûler sa capitale et sa flotte, composée de mille vaisseaux, sans oser les défendre; enfin il se débarrassa de Genseric en lui payant des sommes énormes, fruit des labeurs des peuples, et qu'il avait entassées dans sa forteresse.

Malgré toutes les infamies de ce règne, Léon mérita, suivant les catholiques, le surnom de Grand à cause des persécutions qu'il exerça contre les hérétiques. En mourant il institua pour son successeur Léon II, son petit-fils, qui n'était âgé que de trois ans, au préjudice de Zénon, son gendre. Ce choix lui avait été dicté par les prêtres, qui portaient une haine violente à ce prince à cause de ses opinions ariennes. En dépit du clergé, Zénon, dès le lendemain de la mort de son beau-père, prit les rênes de l'état comme tuteur de son fils; ensuite il donna à ses créatures les plus hautes dignités, captiva l'affection du peuple en diminuant les impôts, et lorsque les choses furent arrivées au point où il les désirait, un jour de fête solennelle, sa femme Ariadne conduisit le jeune empereur à l'hippodrome et le plaça sur un trône élevé, d'où il appela son père; et lui mettant une couronne sur la tête, il le nomma son collègue et le proclama auguste. Malgré ses précautions ingénieuses, les ecclésiastiques crièrent à l'usurpation et parvinrent à amener les fanatiques

contre Zénon. Alors le nouvel empereur, qui redoutait les suites d'une révolution, se décida à faire périr l'innocente cause de ses craintes; et le père empoisonna son propre fils pour demeurer maître de l'empire!

Dès qu'il vit l'autorité suprême affermie entre ses mains, Zénon s'abandonna sans réserve à ses mauvaises inclinations; et pour justifier l'infamie de sa conduite, il disait ouvertement que les rois avaient le droit de faire servir tous les hommes à leurs passions et à leurs débauches. Plongé dans les orgies les plus révoltantes, il oubliait ses devoirs de chef de l'état, et laissait les barbares ravager son empire: au levant, les Sarrasins ou Arabes scénites s'avançaient en bandes redoutables; à l'occident, les Huns avaient passé le Danube sans trouver de résistance, et pillaient la Thrace. Plus barbare encore que ces hordes farouches, Zénon achevait de ruiner ses peuples en les écrasant par ses exactions.

Enfin son avarice souleva l'indignation générale, et dès la seconde année de son règne, s'étant brouillé avec sa belle-mère Vérine, veuve de l'empereur Léon, il craignit qu'elle ne le fit assassiner, et s'enfuit en Isaurie avec sa femme Ariadne.

Basiliscus, frère de l'impératrice Vérine, se fit ensuite reconnaître empereur avec son fils Marc. Les historiens sacrés affirment qu'il était plus cruel encore que Zénon, et qu'il avait embrassé le parti des eutychiens pour céder aux instances de sa femme Zénodie. Quelques auteurs repoussent au contraire les accusations odieuses portées contre ce prince, dont le plus grand crime était la tolérance; et ils ajoutent que si, à l'exemple de Constantin, il avait persécuté les